Interpréter les pronoms phrastiques

Laurent Roussarie et Pascal Amsili

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/484>

DOI : 10.4000/ml.484

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

Pagination : 83-112

Référence électronique

Laurent Roussarie et Pascal Amsili, « Interpréter les pronoms phrastiques », *Modèles linguistiques* [En ligne], 56 | 2007, mis en ligne le 30 janvier 2014, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/484> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.484>

Interpréter les pronoms phrastiques

Laurent Roussarie & Pascal Amsili¹

1. Lorsque les pronoms ne sont pas « pro-nominaux »

Les pronoms qui nous intéressent principalement ici sont ceux qui renvoient typiquement à un matériau phrastique ou propositionnel. À cet égard nous les nommerons pronoms phrastiques. Voici deux exemples.

[1] [Marie parle japonais]_i. Mais Jean ne le_i sait pas.

[2] Jean a promis [de venir à la fête]_i ; cela_i fera plaisir à Marie.

Cette classe est tout à fait courante, mais elle ne se laisse pas définir si aisément. C'est peut-être pour cette raison qu'elle a reçu relativement peu d'attention dans les nombreux travaux consacrés aux problèmes des pronoms et des anaphores en syntaxe et en sémantique formelles².

Il est possible de qualifier cette classe de pronoms négativement, en considérant qu'il s'agit (au moins d'un sous-ensemble) des pronoms dont l'antécédent, s'il existe, n'est pas un groupe nominal. C'est-à-dire des pronoms dont la valeur sémantique (ou dénotationnelle) n'est pas une entité concrète individuelle³. Cependant une telle approche laisse bien sûr en suspens la question de la valeur sémantique de ces pronoms : quelle est la nature exacte de leur interprétation ? Plusieurs options [qui ne sont pas forcément exclusives] peuvent être envisagées : ces pronoms peuvent faire référence à des propositions, à des faits, à des événements, à des situations etc. Cela a une implication non triviale sur les choix ontologiques que la sémantique doit retenir quant à la nature des objets qui peuvent ou doivent peupler le domaine de référence.

Cela a aussi une implication sur la façon dont on peut envisager la relation anaphorique, soit comme relation de surface, soit comme relation référentielle. Nous discutons ces deux types d'approches à la section 3.

Parallèlement, se pose la question des contraintes, syntaxiques, sémantiques et pragmatiques, qui pèsent sur la résolution possible de ces pronoms. La petite exploration empirique que nous détaillons ci-après (section 2) montre que les contraintes sont peu nombreuses, ce qui est

1 Nous remercions Anne Hertz et Makoto Kaneko pour leurs utiles relectures et commentaires.

2 Parmi les exceptions les plus notables nous citerons abondamment Asher (1993).

3 Nous laisserons de côté dans cet article le cas des pronoms pluriels.

paradoxalement source de difficulté si l'on veut rendre compte de tous les emplois des pronoms phrastiques.

Dans cet article nous proposons d'abord de réexaminer systématiquement ces questions pour montrer qu'un traitement formel des pronoms phrastiques suppose avant tout un traitement systématique de la contribution des constituants phrastiques, ce qui a des incidences sur l'ensemble de la théorie sémantique.

2. Description

Commençons par considérer quelques exemples supplémentaires pour illustrer le domaine empirique que nous voulons aborder dans cet article.

- [3] Pierre ignore [que Marie est contrariée]_i. Jean, lui, s'en_i est rendu compte.
- [4] [Le chômage a augmenté]¹_i, comme l'_i avait prévu *le Monde*.
- [5] [Est-ce que Marie viendra à la fête ?]_i. Tous ses amis se le_i demandent.
- [6] Max veut [partir à la montagne]_i. Léa n'en_i a pas envie.

Ces quelques exemples illustrent la diversité des antécédents possibles (phrases isolées ou non, finies ou non, assertives ou non) et des pronoms possibles. On peut ajouter, avec les quelques exemples attestés suivants, que l'on observe des cas de cataphore, des cas de relatives périphrastiques apposées, etc.

- [7]a — Ah bah ! interrompit Canivet, [vous me paraissez [...] porté à l'apoplexie]_i. Et, d'ailleurs, (cela)_i ne m'étonne pas ; car, vous autres, messieurs les pharmaciens, (vous êtes continuellement fourrés dans votre cuisine)₂, [ce]₂ qui doit finir par altérer votre tempérament (Flaubert).
- [7]b C'_i est bien connu, [les grévistes ne pensent qu'à leur situation personnelle]_i.(google).
- [7]c Comme il y a antagonisme entre la libéralité et la bonne volonté, et que souvent tel [qui a donné beaucoup]_i en_i est fâché (*Épître de St Jean*).
- [7]d [Il avait un compte en Suisse]_i , ce_i que même sa femme ignorait (*Le Monde*).

Nous nous intéressons dans cet article aux pronoms, et par conséquent nous ne traiterons pas les cas où ce sont des SN qui anaphorisent (ou cataphorisent) des contenus phrastiques, comme dans les cas suivants :

- [8]a [Marie est gravement malade]_i. Luc craint les conséquences de [cette situation]_i.
- [8]b [La simple idée]_i [que zéro est un nombre]_i a fait avancer la science.
- [8]c [Paul a violemment pris Jean à partie]_i. [La dispute]_i a choqué les témoins.

Par ailleurs, nous allons aussi exclure de nos considérations les cas comme [9a], où l'antécédent est nominal (au sens syntaxique), même s'il peut être analysé sémantiquement comme identique à une proposition (dont il serait la nominalisation), voir [9]b.

- [9]a Il promet [une réunion rapide du comité]_i. Cela_i devrait résoudre le problème.

- [9]b Il promet [que le comité se réunira rapidement]₁. Cela₁ devrait résoudre le problème.

La raison de cette exclusion est double : d'une part, comme nous le verrons par la suite, un des aspects centraux de ce travail est d'étudier la façon dont les constituants phrastiques contribuent à l'interprétation (la contribution sémantique des nominaux ayant été très largement étudiée par ailleurs), et d'autre part, contrairement à ce que la paire précédente pourrait suggérer, il y a des différences de comportement entre les antécédents nominaux et les antécédents phrastiques (à valeur sémantique égale) qui justifient une analyse distincte de ces deux cas. Il suffit pour s'en convaincre de considérer les contrastes suivants :

- [10]a Il promet [une réunion rapide du comité]₁. # Mais Marie en₁ doute.
 [10]b Il promet [que le comité se réunira rapidement]₁. Mais Marie en₁ doute.
 [11]a Il promet [une réunion rapide du comité]₁. Elle₁ convaincra les indécis.
 [11]b Il promet [que le comité se réunira rapidement]₁. # Elle₁ / Il convaincra les indécis.

Enfin, nous distinguons les pronoms phrastiques de ceux que l'on pourrait appeler *pronoms prédicatifs*, ceux qui anaphorisent non pas un nominal ou une phrase, mais un prédicat :

- [12]a Marie [arrose le jardin]₁ le matin et Jean [[le]₁ fait/fait [ça]₁ / [en fait autant]₁] l'après-midi.
 [12]b Marie est [sympa]₁ mais Jean [l']₁ est beaucoup moins.
 [12]c [Partir]₁, [c']₁ est mourir un peu.

Là encore, il y a des similitudes qui mériteraient d'être étudiées, mais il y a aussi des différences, en particulier concernant le matériel capable d'anaphoriser les prédicats, qui peut comprendre des constructions spécifiques (*en faire autant*) ou des ellipses, différences qui expliquent que nous ne traiterons pas de ces cas dans le présent article.

Nous pouvons maintenant tenter de caractériser plus finement notre objet d'étude, en considérant d'une part les formes des pronoms (et leurs contextes d'apparition), et d'autre part les formes des antécédents, et les contraintes qui peuvent porter sur la relation anaphorique.

2.1 Pronoms utilisés

Les pronoms qui peuvent intervenir dans ces emplois forment un sous-ensemble hétérogène du système des pronoms du français. Les formes utilisées sont les suivantes. Le pronom démonstratif neutre, sous l'une de ses formes (*ce, ça, cela, ceci*), et seulement lui en position *sujet* [13]. Le pronom clitique *le* en position *objet*, mais uniquement sous la forme masculine. Le pronom démonstratif neutre est possible aussi, mais il n'est pas préféré [14]. Enfin, les formes obliques du clitique *le* (*en, y*), et là aussi, de préférence aux formes à *cela, de cela* qui restent possibles [15].

- [13]a [Les chats aiment les souris]₁. C'₁ est bien connu.

- [13]b. [Les chats aiment les souris]₁. #Il₁ est bien connu.
 [13]c. [Les chats aiment les souris]₁. Cela₁ ne m'étonne pas.
 [13]d. [Les chats aiment les souris]₁. #Il₁ ne m'étonne pas.
 [14]a. [Les chats aiment les souris]₁. Tout le monde le₁ sait.
 [14]b. [Les chats aiment les souris]₁. Tout le monde sait ça₁.
 [15]a. [Les chats aiment les souris]₁. Elle en₁ sont fâchées.
 [15]b. [Les chats aiment les souris]₁. On aurait pu s'y₁ attendre.
 [15]c. [Les chats aiment les souris]₁. ? Elles sont fâchées de cela₁.

Les pronoms phrastiques ne sont donc pas phrastiques en vertu d'une forme lexicale particulière : il s'agit de pronoms qui participent au système pronominal des anaphores individuelles. Il n'y a pas, en français, de pronoms dont le rôle soit spécifiquement de faire des reprises phrastiques⁴.

Il faut cependant noter que si les pronoms phrastiques ne sont pas lexicalement distingués, on peut faire l'hypothèse qu'ils le sont morphologiquement : nous l'avons dit plus haut, et c'est facile à vérifier, les pronoms au féminin ou au pluriel n'entrent pas dans notre paradigme. Si l'on admet que le neutre en français, lorsqu'il existe, correspond à une sous-spécification [-genre][nombre], alors on observe que les traits morphologiques de nos pronoms sont donc en fait [-féminin] et [-pluriel], en tant que valeurs non marquées. Ceci est attendu, dans la mesure où les antécédents lorsqu'ils sont phrastiques, sont eux-mêmes non marqués en genre et en nombre.

Si cette observation explique l'impossibilité de reprendre anaphoriquement des phrases avec des pronoms au féminin ou au pluriel, elle ne suffit pas pour expliquer deux phénomènes que l'on peut mentionner maintenant.

D'une part, le contraste illustré sous [13] montre que le pronom sujet *il*, pourtant marqué [-féminin] et [-pluriel], n'est pas admis avec un antécédent phrastique (le seul pronom admis étant *cela/ça/ce*), contrairement à ce qui se passe en position objet où le clitique *le* commute (plus ou moins facilement) avec *cela/ça/ce*.

D'autre part, le pronom *cela/ça/ce* est capable, comme on l'a vu avec [9]a, de reprendre anaphoriquement des syntagmes nominaux, pourtant marqués en genre et en nombre. Cette capacité est cependant restreinte, de nombreux syntagmes nominaux échappant à la reprise par ce pronom :

- [16] Paul s'est acheté (une veste à carreaux)₁. #Ça₁ va bien avec son pantalon rayé.

Sans prétendre expliquer ici ce phénomène, on peut noter que le fonctionnement du pronom *cela/ça/ce* suggère que sa « neutralité » morphologique a des corrélations sémantiques : il est capable de reprendre

4 Il faut cependant noter que le pronom *ça/ce/cela* reste assez spécialisé : s'il a de fait d'autres emplois (déictique, générique, mentionnel), les emplois phrastiques sont les plus fréquents.

anaphoriquement les groupes nominaux qui sont sémantiquement sous-spécifiés (indépendamment des cas phrastiques) :

- [17]a On a roulé sur [quelque chose]₁. Ça₁ a dû tomber du camion devant nous.
- [17]b On a roulé sur [une planche]₁. # Ça₁ a dû tomber du camion devant nous.
- [17]c Qu'est-ce que c'est que [ce truc]₁ ? Ça₁ a l'air lourd !
- [17]d Qu'est-ce que c'est que [ce livre]₁ ? # Ça₁ a l'air lourd !

Mais nous laissons de côté ces considérations, qui concernent plutôt les pronoms non phrastiques, et nous tournons vers les contextes d'apparitions de ceux qui nous intéressent ici. Si ce n'est pas la forme du pronom qui le rend phrastique, on pourrait supposer que c'est le contexte dans lequel ce pronom apparaît. Ici, on pense non pas au contexte morphosyntaxique (nos pronoms phrastiques, s'ils ne sont pas « pronominaux » au sens où ils n'anaphorisent pas des nominaux, sont bien « nominaux », au sens où ils occupent une position et ont un statut d'argument nominal), mais au contexte de sous-catégorisation sémantique. Il s'agirait simplement de mettre en œuvre la méthode de Vendler (195), en utilisant ce qu'il nomme des conteneurs (*containers*), à savoir des prédicats qui imposent à leurs arguments un type sémantique précis (ainsi, par exemple, le complément de *penser* est propositionnel, au point de vue sémantique).

De fait, dans des cas comme [18], il est possible de dire que *en* est phrastique en [a], et non phrastique en [b], en vertu du conteneur impliqué. C'est la même chose avec [19].

- [18]a [[Jean]₁ a visité une ville géante]₂. Léa en_{#1/2} doute.
- [18]b (([Jean]₁ a visité une ville géante)₂. Léa en_{1/72} parle souvent.
- [19]a [Jean a visité [une ville géante]₃]₂. Paul s'y_{2/#3} attendait.
- [19]b [Jean a visité [une ville géante]₃]₂. Il y_{*2/3} a rencontré Albert.

Mais il reste des cas ambigus, dès lors que le conteneur se trouve lui-même compatible avec des objets de natures sémantiques diverses. C'est le cas du verbe *croire* dans l'exemple suivant :

- [20]a [[Jean]₁ a visité une ville géante]₂. Je le_{1/2} crois.

En conclusion, on peut dire que les pronoms sont phrastiques en vertu de leur antécédent plus qu'en vertu de leur conteneur (ambigu) ou de leur forme (encore plus ambiguë).

2.2 Antécédents possibles

Nous allons nous cantonner dans ce qui suit à des antécédents phrastiques limités à une proposition syntaxique. Mais il convient de noter que les pronoms qui nous intéressent sont quelquefois capables d'anaphoriser des portions de textes plus larges, ce qui est source de multiples ambiguïtés, comme dans les deux exemples suivants, où la frontière gauche des antécédents semble sous-spécifiée :

- [21]a [La nuit était la plus belle que j'aie vue de ma vie près du tropique. [La lune se levait à l'horizon, large comme un soleil ; [la mer la coupait en

deux et devenait toute blanche comme une nappe de neige couverte de petits diamants]₁. Je regardais cela₁ en fumant, assis sur mon banc. (Vigny).

- [21]b La créature qui était sous mes yeux avait cette beauté surhumaine qui ne peut venir que du ciel ou de l'enfer. [Ce n'était pas là une simple fille faite avec un peu de notre terre, et pauvrement éclairée à l'intérieur par le vacillant rayon d'une âme de femme. [C'était un ange ! mais de ténèbres, mais de flamme et non de lumière]₁. Au moment où je pensais cela₁, je vis près de toi une chèvre, une bête du sabbat, qui me regardait en riant (Hugo).

Si l'on cherche à faire la liste des antécédents possibles, du point de vue de la forme, on observe que très peu de contraintes s'appliquent.

Les exemples [1], [4], [5] illustrent le cas des phrases autonomes, qui semblent toujours très faciles à reprendre, même lorsqu'elles ne sont pas assertives.

Les subordonnées complétives finies sont elles aussi reprises très librement par un pronom (p. ex., [3]). De même, les complétives infinitives sont reprises, dans les cas où elles sont arguments de verbes à contrôle (p. ex., [2])⁵.

Les autres subordonnées semblent dans la plupart des cas capables d'introduire un antécédent (ici, une causale, une temporelle, une finale) :

- [22]a Paul est fâché parce que [Jean a déménagé]₁. Il l'₁ a appris par son ex-femme.
 [22]b [Max a éternué pendant que [Léa prononçait son discours en anglais]₁]₂. Ça_{1/2} a surpris tout le monde.
 [22]c Paul a invité Marie pour [qu'elle puisse rencontrer des gens nouveaux]₁. Elle en₁ a bien besoin. [*en* = PRO rencontrer des gens nouveaux].

La dernière famille de constituants phrastiques à considérer comprend les relatives, et les compléments nominaux phrastiques (comme dans [23b]). Il semble en fait qu'il n'y ait pas de contrainte générale sur ces reprises non plus.

- [23]a Jean a trouvé un boucher [qui est ouvert le dimanche]₁. C'₁ est pourtant interdit [C' = PRO être ouvert le dimanche].
 [23]b Armstrong est le premier homme [à avoir marché sur la lune]₁. Ça₁ s'est passé en 1969.

La généralisation que l'on peut formuler ici est que tout constituant phrastique introduit dans le discours est potentiellement reprenable par un pronom phrastique, du moins, si l'on s'intéresse à sa forme. Cela n'est pas surprenant, si l'on considère que les antécédents nominaux des anaphores individuelles ont la même propriété : quel que soit le type de syntagme

5 Nous laissons de côté les infinitives libres, comme dans (i), même si elles peuvent aussi faire l'objet d'une reprise anaphorique (Le Goffic (1993)) dont il faut décider s'il s'agit d'un pronom phrastique ou d'un pronom prédicatif.

[i] Vivre à sa fantaisie, c'est l'idéal.

nominal (plein, elliptique, quantifié, générique...), il est susceptible d'une reprise.

En revanche, on sait que les syntagmes nominaux sont soumis à des contraintes d'accessibilité, et l'on peut se demander à quelles contraintes de cet ordre sont soumis les antécédents phrastiques.

2.3 Contraintes d'accessibilité

Les reprises anaphoriques individuelles, c'est bien connu, sont sensibles au contexte (sémantique) dans lequel apparaît l'antécédent. Ainsi, dans [24], le SN indéfini *de voiture* (version à polarité négative de *une voiture*) n'est pas accessible au pronom *la*.

[24] Jean ne veut pas [de voiture]_i. # Il ne sait pas où *la*_i garer.

Rechercher des situations analogues pour les anaphores phrastiques suppose de considérer différents enchâssements susceptibles de bloquer l'accessibilité à un constituant phrastique. Or, comme on pouvait le soupçonner pendant la revue rapide des antécédents possibles de la section précédente, il ne se trouve pratiquement aucun contexte où une telle situation se produit.

Le seul cas que nous ayons rencontré et qui pourrait s'analyser en termes d'accessibilité fait intervenir de façon cruciale la factivité :

[25]a (Jean est malade)_i. Marie s'*en*_i est rendu compte.

[25]b #Lea croit que [Jean est malade]_i. Marie s'*en*_i est rendu compte (Amsili et al., 2005).

Plutôt qu'une analyse en termes d'accessibilité (selon laquelle le pronom *en* ne pourrait pas trouver d'antécédent, le constituant *Jean est malade* étant « caché »), nous proposons une analyse en termes de présupposition. Le raisonnement est le suivant : *en* est un pronom phrastique dont *Jean est malade* constitue un antécédent ; le conteneur est par ailleurs présuppositionnel (factif) : il présuppose la vérité de son complément, ce qui conduit ici à accommoder la présupposition selon laquelle l'antécédent de *en* (donc *Jean est malade*) est vrai. Mais par ailleurs ce même antécédent est enchâssé sous le verbe *croire* qui déclenche une implicature clausale : ici *Jean est malade* est faux. C'est cette contradiction entre la vérité présupposée d'une proposition et sa fausseté implicatée (*càd.* sous-entendue) qui explique l'inacceptabilité de cet exemple, d'une façon analogue à l'explication du « paradoxe de la découverte », illustré par le contraste :

[26]a Si Paul se rend compte qu'il s'est trompé, il s'excusera.
~ ~ > Paul s'est trompé.

[26]b Si je me rends compte que je me suis trompé, je m'excuserai.
~ / ~ > Je me suis trompé.

Nous prenons cette discussion comme une justification pour une approche où les antécédents phrastiques sont traités comme des descriptions définies, sujettes aux contraintes présuppositionnelles.

3 Problèmes d'analyse sémantique

Du fait de la nature particulière de leurs antécédents, les pronoms phrastiques posent pour la théorie linguistique un certain nombre de problèmes concernant leur interprétation. C'est ce que nous allons présenter en détail dans cette section. Nous allons voir que les analyses possibles se situent suivant deux types d'approches distinctes (référentielle *vs.* économique) et chacune fait apparaître des difficultés techniques mais aussi des contraintes interprétatives qui doivent être prises en compte pour donner une solution satisfaisante.

3.1 Approche référentielle

3.1.1 Les pronoms tributaires de la référence

Une abondante littérature en syntaxe et en sémantique formelles s'est consacrée à l'analyse des pronoms. Du point de vue sémantique, ces analyses s'articulent souvent autour de la notion de référence (ou de dénotation ou de valuation). Nous pouvons à cet égard rappeler l'inventaire d'Evans (1980) qui propose d'identifier quatre grandes classes sémantiques de pronoms : les pronoms déictiques [c1], les pronoms fonctionnant en tant que variables liées [par un antécédent quantificationnel] [c2], les pronoms coréférents à une expression du contexte [c3], et les pronoms dits de type E [c4].

[c1] Et lui₁ est marié avec elle₂.

[c2] Chacun₁ croit qu'il₁ a raison.

[c3] Marie₁ a écrit à un professeur₂, mais elle₁ ne l'₂ a pas rencontré.

[c4] Peu de collègues₁ sont venus, mais ils₁ se sont bien amusés

L'analyse sémantique formelle standard parvient très raisonnablement à unifier au moins les trois premières classes en traitant les pronoms comme des *variables* logiques ou des *référents de discours*⁶. Les pronoms [c1] et [c3] sont sémantiquement des variables libres. Ces variables sont interprétées en leur attribuant une référence dépendante du contexte. Cette référence est puisée dans la situation d'énonciation pour [c1], et dans le cas de [c3] elle est récupérée par identification avec la référence d'un autre terme du discours. Les pronoms [c2] correspondent eux à des variables liées, ou encore des variables identifiées à la variable introduite par le quantificateur antécédent. Les pronoms de type E [c4], quant à eux, se laissent moins facilement réduire, leur analyse dépendant du traitement que la théorie adopte pour les SN définis ; cependant il reste possible de les représenter localement comme des variables que l'on identifie à un « antécédent » reconstruit de manière non triviale.

Ces traitements standards et unifiés des pronoms peuvent s'illustrer synthétiquement par les gloses suivantes, accompagnées de conditions sur

6 Voir par exemple la synthèse de Heim & Kratzer (1997). De plus nous employons ici la notion de référents de discours telle qu'elle est manipulée en sémantique dynamique, c'est-à-dire sous la forme de variables interprétées dynamiquement ; cf. entre autres Karttunen (1976) ; Kamp (1981) ; Heim (1982).

l'interprétation des variables (où la notation (X) représente la référence de l'expression X).

- [c1'] Et x est marié avec y & $[x]$ = une entité désignée du contexte & $[y]$ = une autre entité désignée du contexte
- [c2'] Pour tout x , x croit que y a raison & $[y] = [x]$
- [c3'] Il existe un professeur x tel que Marie a écrit à x , mais y n'a pas rencontré z & $[y] = [\text{Marie}]$ & $[z] = [x]$
- [c4'] Peu de collègues sont venus, mais x se sont bien amusés & $[x] = [\text{les collègues qui sont venus}]$.

A présent, dès lors que l'on considère que nos pronoms phrastiques ont des phrases pour antécédent et s'ils doivent s'insérer dans cette classification, ils se rattacheront plutôt à la classe [c3] (ou éventuellement à [c1]). Mais cela n'est pas sans poser problème : la co-référence qui s'établit entre le pronom et son antécédent implique que les deux termes possèdent une référence. Or, dans une approche sémantique standard, il ne va pas de soi qu'une phrase — l'antécédent du pronom phrastique — établisse une référence d'une manière comparable à ce que fait un SN.

D'abord depuis Frege et dans la lignée des travaux de Montague, on admet couramment qu'une phrase déclarative dénote sa valeur de vérité (vrai ou faux). Si l'on assimile la référence à la dénotation, et si l'on suit le traitement standard des pronoms [c3], on obtient une analyse incohérente pour un exemple comme [1]. Car nous poserions la glose « Jean ne sait pas x & $[x] = (\text{Marie parle japonais})$ » ; or dans le contexte de [1] ($\text{Marie parle japonais} = \text{vrai}$), et donc nous obtiendrions « Jean ne sait pas x & $[x] = \text{vrai}$ ». Et ce n'est bien entendu pas par cette valeur que la variable x doit être interprétée.

A ce stade on peut constater que l'analyse sémantique des pronoms phrastiques demande en fait essentiellement un traitement adéquat de l'antécédent, plutôt que du pronom en soi. On pourrait ainsi envisager de maintenir un traitement du type [c3] au prix d'un simple aménagement de l'analyse sémantique des phrases déclaratives. Il suffirait d'abjurer Frege en postulant qu'une phrase dénote son sens, en l'occurrence une proposition. Mais au-delà des problèmes pratiques qu'une telle option pourrait poser à la formalisation sémantique, certaines difficultés persisteraient encore.

Les travaux fondateurs en sémantique dynamique⁷ ont montré qu'il ne suffit pas à une expression d'avoir une dénotation pour pouvoir fonctionner comme un antécédent admissible d'une anaphore. Il s'avère alors important de faire clairement la distinction entre le pouvoir dénotationnel d'une expression et sa capacité à introduire dans le discours un référent « réutilisable » par un pronom. Seule est éligible au statut d'antécédent une expression qui a introduit dans le contexte un référent encore accessible lorsque le pronom doit être interprété (sans quoi une condition comme $[x] = [y]$ ne serait pas vérifiable). Or si toute expression interprétable a

7 Voir entre autres Kamp (1981) et Heim (1982).

potentiellement une dénotation, qui est le segment de réalité qu'elle désigne en vertu de son sens, toutes n'introduisent pas un référent, dit de discours. Et lorsque c'est le cas, ce référent peut se rendre disponible de différentes façons. A cet effet, la sémantique dynamique pose habituellement les règles suivantes : un nom propre et un SN défini introduisent un référent permanent, toujours accessible ; un SN quantificationnel introduit un référent éphémère normalement accessible seulement dans la portée du quantificateur ; les SN indéfinis introduisent un référent plus ou moins permanent selon sa position dans la structure sémantique de la phrase. L'ensemble des référents introduits et encore accessibles à un point du discours constitue le contexte qui est exploité pour l'interprétation (*càd.* la résolution) des pronoms anaphoriques.

3.1.2 Référents propositionnels

Ici nous allons examiner les premières conséquences qu'il y aurait à considérer qu'une phrase introduise un référent de discours. La sémantique dynamique propose un mécanisme efficace et aujourd'hui bien admis pour l'introduction de référents de discours qui concerne l'analyse sémantique des groupes nominaux indéfinis. Une option qui se présente donc consisterait à traiter les phrases à la manière des indéfinis. Cela a des conséquences immédiatement visibles sur la structure sémantique (ou forme logique) des phrases. C'est ce que nous allons examiner dans ce qui suit.

On rend compte du pouvoir référentiel dynamique des indéfinis par un quantificateur existentiel interprété dynamiquement, c'est-à-dire avec une portée qui reste « ouverte » sur la suite du discours (voir par exemple l'analyse de *un professeur* en [c3']). Appliquée aux phrases, cette stratégie assignerait alors à une phrase P une forme logique commençant par la quantification *il existe p tel que...* où p serait un référent de type propositionnel et dont la valeur serait la proposition exprimée par P. Mais ce n'est pas suffisant : la forme logique de P doit restituer ses conditions de vérité, qui précisément disparaissent lorsque la proposition exprimée est seulement posée comme existante. Il est nécessaire d'ajouter que cette proposition est vraie (*càd.* affirmée) dans le cours de la conversation ou du discours⁸. Ainsi, si l'on note P' la proposition exprimée par la phrase P⁹, on obtient une analyse sémantique générale pour les phrases résumée en [27] et illustrée en [28] :

[27] Forme logique d'une phrase P : Il existe p tel que $(p) = P' \ \& \ p$ est vrai.

[28] Marie parle japonais.

Il existe p tel que $(p) = \text{le sens de "Marie parle japonais"} \ \& \ p$ est vrai.

On pourra être frappé par le poids et le coût d'une telle solution. En termes de conditions de vérité, la formule P' est en soi tout à fait suffisante

8 Bien entendu, si la phrase s'accompagne d'un autre type d'acte illocutoire, par exemple interrogatif, cette condition doit être ajustée adéquatement. Mais, sans entrer dans les détails, indiquons qu'il est possible de généraliser en remplaçant "p est vrai" par une clause qui pose la dénotation de p.

9 Ainsi P' et « le sens de P » sont deux formulations équivalentes.

pour tenir lieu de forme logique de P , car rappelons que P' représente le sens, c'est-à-dire précisément les conditions de vérité de P . Ce qui est suggéré en [27] est logiquement et sémantiquement équivalent à P' , mais paraît encombré d'artifices peu intuitifs. Cependant [27] n'est pas discursivement équivalente à P' , du fait qu'elle introduit dans le contexte le référent propositionnel p . C'est ce que montre l'analyse qui découle pour l'exemple [1] :

- [1] [Marie parle japonais]₁. Mais Jean ne le₁ sait pas.
 Il existe p_1 tel que $[p_1] = \text{le sens de "Marie parle japonais"}$ & p_1 est vrai & il existe p_2 tel que $[p_2] = \text{le sens de "Jean ne sait pas [que] } x"$ & $[x] = [p_1]$

Ici l'équation $[x] = [p_1]$ est interprétable car p_1 a été introduit par "il existe p_1 " plus tôt dans le discours.

C'est donc bien le matériel sémantique posant l'existence et la valeur du référent p ajouté en [27] qui fait la différence. Partant, il importe de se demander d'où provient dans l'analyse ce matériel sémantique. Normalement une interface syntaxe-sémantique compositionnelle nous livre simplement P' en guise de forme logique de P . Y a-t-il un constituant grammatical (au besoin non prononcé) dans P qui serait responsable de ce matériel ? Etant donné que ce dernier va de pair avec l'assertion de la phrase (p est vrai), on pourrait envisager qu'il est lié à la présence d'un trait qui encoderait dans la structure de la phrase sa force illocutoire. Mais cette hypothèse n'est pas tenable en l'état face aux données qui nous intéressent.

En effet, le rôle que nous voulons faire jouer à [27] n'est pas tant d'expliciter la force illocutoire de la phrase dans la forme logique (on s'en passerait si on le pouvait) que d'introduire un référent p . Or pour satisfaire la stratégie anaphorique de type [c3], on doit tenir compte de ce que tout segment susceptible d'être l'antécédent d'un pronom phrastique doit introduire un référent propositionnel, et donc doit avoir une forme logique de type [27]. Cela devra donc être le cas des antécédents qui apparaissent sous la forme de phrases subordonnées comme en [3], [5] ou [29] :

- [29] Alice ne croit pas [qu'un vampire l'a mordue pendant la nuit]₁, mais Charles, lui, en₁ est persuadé.

Puisque la phrase subordonnée en [29] doit pouvoir coréférencer au pronom *en*, elle doit avoir elle aussi la forme logique [27] ; ce qui nous donnera pour la première phrase de [29] :

- [30] Il existe p_2 tel que $[p_2] = \text{le sens de "il est faux qu'Alice croit qu'il existe } p_1 \text{ tel que } [p_1] = \text{le sens de "un vampire a mordu Alice..."}$ & p_1 est vrai" & p_2 est vrai.

Malheureusement, la théorie sémantique prédit (à raison) que si l'existence, et donc l'introduction, d'un référent p_1 se trouve enchâssée dans le complément d'un verbe comme *croire* ou sous une négation (et c'est doublement le cas en [29]), ce référent n'est plus disponible pour une co-référence anaphorique dans la suite du discours. Mais [29] prouve le contraire. Par conséquent, une forme logique correcte de [29] devrait alors être amendée en :

- [31] Il existe p_2 et il existe p_1 tels que $[p_1]$ = le sens de “un vampire a mordu Alice...” & que $[p_2]$ = le sens de “il est faux qu’Alice croit que p_1 est vrai” & p_2 est vrai.

C’est-à-dire qu’il serait nécessaire de postuler une règle de déplacement (de montée) d’une partie du matériel spécifié en [27]. Or une telle règle, bien que non impossible, s’avère terriblement *ad hoc* pour au moins deux raisons. D’abord seule une partie de la structure [27] devrait être déplacée : la clause “ p est vrai” doit rester *in situ*, sans quoi [29], par exemple, affirmerait la vérité de « un vampire a mordu Alice », ce qui serait bien sûr incorrect. Ensuite on pourrait tenter de justifier le déplacement suggéré en [31] en le rapprochant d’une règle établie par ailleurs dans la théorie, celle de la montée des quantificateurs. Mais il y a une différence importante : la montée en [31] serait *obligatoire*, alors que le propre de la montée des quantificateurs est d’être facultative.

A ce point de l’examen, nous pouvons provisoirement conclure qu’une analyse référentielle des pronoms phrastiques, bien que nous ne réfutions pas complètement, fait face à des difficultés théoriques et formelles non négligeables. Nous verrons qu’il est possible de l’améliorer en modifiant la proposition [27] et en abandonnant la vision « indéfinie » de la référence des phrases. Mais auparavant nous allons examiner une approche alternative du traitement des pronoms qui se distingue radicalement de celle-ci et qui se présente comme assez bien adaptée au traitement de *certaines* anaphores phrastiques.

3.2 Approche économique

D’une certaine manière, l’approche référentielle oblige à tenir un registre des objets autorisés à jouer un rôle d’antécédent. Ce registre est constitutif du contexte (que nous appellerons discursif). Et cela implique d’insérer les phrases dans ce contexte en les rendant « discursivement » référentielles. L’alternative à cette approche s’appuie notamment sur l’idée qu’il n’est peut-être pas indispensable de figurer au registre des référents de discours pour appartenir au contexte et ainsi fonctionner comme antécédent potentiel d’une anaphore. Pourquoi ne suffirait-il pas à une expression d’être simplement *présente* dans un énoncé antérieur pour devenir un candidat antécédent valable ? C’est en fait possible, dès lors que les pronoms ne sont plus traités comme des expressions référentielles mais comme des *substituts* qui remplacent économiquement (*càd.* brièvement) leur antécédent. C’est ce que nous appellerons l’approche économique ou par pronoms d’économie¹⁰. Dans cette perspective, la notion de coréférence est mise de côté et l’accent est mis sur celle de *reprise*. Un pronom est alors un élément qui reprend, c’est-à-dire qui répète, à peu de frais, une expression du contexte. Mais là encore nous devons examiner de plus près cette procédure en nous demandant sous quelle forme, techniquement, un antécédent peut être repris. Et nous verrons que

10 Dans cet article nous utiliserons pronoms d’économie pour traduire (infidèlement) le terme anglais de *pronouns of laziness*.

cette approche n'est pas non plus complètement satisfaisante pour un traitement des pronoms phrastiques.

3.2.1 Effacement et copie

Il y a en théorie deux grandes manières d'envisager la reprise dans un modèle linguistique formel (toujours du point de vue économique). Pour les expliciter nous devons poser l'hypothèse d'un modèle d'analyse dit en Y à la manière de la théorie GB par exemple (Chomsky, 1981) : une structure syntaxique détaillée dite de surface (SS) se projette séparément sur une structure interprétative, la forme logique (LF), et sur une forme phonétique (PF). On peut alors implémenter la reprise pronominale d'une phrase soit en considérant que la phrase figure telle quelle à la place du pronom en SS puis qu'elle est effacée et remplacée par un pronom en PF par une règle de projection entre les deux niveaux. C'est l'approche par effacement ou ellipse. Dans ce cas la LF est, pour ce qui nous intéresse ici, identique à SS. Pour notre exemple [1] cela donne, en simplifiant :

- [32]a SS : (Marie parle japonais)₁. Mais Jean ne sait pas que (Marie parle japonais)₁
 [32]b PF : (Marie parle japonais)₁. Mais Jean ne le₁ sait pas.
 [32]c LF : (Marie parle japonais)₁. Mais Jean ne sait pas que [Marie parle japonais]₁.

Soit on considère que le pronom est présent dès la SS, et alors une règle interprétative doit restituer l'antécédent du pronom lors du passage à LF. C'est l'approche par restitution ou copie :

- [33]a SS : (Marie parle japonais)₁. Mais Jean ne le₁ sait pas.
 [33]b PF : [Marie parle japonais]₁. Mais Jean ne le₁ sait pas.
 [33]c LF : [Marie parle japonais]₁. Mais Jean ne sait pas que [Marie parle japonais]₁.

FIG. 1 – Effacement *vs.* copie. Illustration

On remarquera que sous ces deux approches, la structure sémantique LF reste la même et qu'elle ne contient pas de pronom. En d'autres termes, selon

la vision économique, les pronoms n'existent pas en sémantique (*exeunt* les variables) : ce sont soit des objets phonologiques, des traces visibles d'effacement, soit des objets syntaxiques, des sortes de supports de coïndiciation.

Bien que l'effacement et la copie correspondent à des mécanismes bien distincts, les deux approches ont un point commun qui est très important ici. La règle d'effacement [32]a-[32]b doit indiquer dans quelles conditions un constituant peut être effacé et pronominalisé. La règle de restitution [33]a-[33]c doit, elle, spécifier quel objet peut être copié « sur » le pronom. L'*input* de ces deux règles est la SS, elles s'appliquent donc a priori sur des constituants syntaxiques non interprétés et s'appuient toutes deux sur un critère d'*identité* matérielle : on efface un constituant identique à un autre présent dans l'énoncé antérieur, ou on copie à l'identique un constituant du contexte vers la position du pronom¹¹.

Des précautions doivent être prises ici pour la fiabilité de notre examen, car des difficultés techniques apparaissent dès [32] et [33]. En effet, en [32] l'effacement ne se fait pas exactement à l'identique puisque le complémenteur *que* de la subordonnée effacée n'est pas présent dans l'antécédent. Mais il est toujours possible de supposer que la pronominalisation [32] se fait en deux passes : un effacement qui produit [*que* $\emptyset$], séquence qui ne reste pas en l'état dans la PF et est remplacée par *le*. Une remarque analogue est à faire pour [33], où, cette fois, *que* vient se greffer à la copie. Mais là aussi, on peut toujours supposer que, la règle [33]a-[33]c étant syntaxique, une contrainte de bonne formation syntaxique s'applique sur la LF obtenue en posant qu'une phrase subordonnée finie doit être marquée par un complémenteur adéquat. Nous nous permettons de poser ces hypothèses afin de ne pas rejeter d'emblée l'approche économique, de lui laisser encore une chance de se montrer un bon candidat pour le traitement des pronoms phrastiques. L'implication qui nous intéresse ici est que si une phrase contient un pronom phrastique, alors la structure dans laquelle l'antécédent figure à la place du pronom (*càd.* [32]a, [32]c ou [33]c selon la mise en œuvre) doit être une structure syntaxique (au sens de SS) bien formée.

Mais c'est là que l'approche économique achoppe plus sérieusement, comme en témoignent les exemples suivants.

- [34]a. Jean a promis de venir à la fête ; cela fera plaisir à Marie.
- [34]b. Jean₂ a promis de [PRO₂ venir à la fête]₁ ; [PRO_{2/3/#3/#i} venir à la fête]₁ fera plaisir à Marie₃.
- [35]a. Jean a promis de venir, mais Marie ne le souhaite pas.
- [35]b. Jean₂ a promis de [PRO₂ venir]₁, mais Marie₃ ne souhaite pas [PRO_{2/3} venir]₁.

Les subordonnées infinitives prennent un sujet nul, noté PRO dans les FL [34]b et [35]b. Celui-ci doit être soit contrôlé (*càd.* coïndicé) par un élément de la phrase, soit associé à un indice arbitraire (*i*) qui lui donnera une lecture

11 Pour ces contraintes voir Sag (1976) sur l'effacement et Kitagawa (1991) sur la copie.

indéfinie ou générique. La FL [34]b où le second PRO est contrôlé par *Jean* (en respectant donc scrupuleusement le critère d'identité), n'est pas grammaticale en français. On peut seulement suggérer que ce PRO soit contrôlé par *Marie* ou indicé arbitrairement, mais si jamais ces possibilités sont syntaxiquement acceptables, elles donnent des interprétations qui ne sont en aucun cas celles que l'on attend pour [34]a (ce que nous marquons par un #). [35] illustre le même problème, sauf que cette fois le contrôle de PRO par *Marie* est possible. Mais cela ne produit qu'une seule des deux lectures attendues pour [35]a.

3.2.2 Anaphores de surface et anaphores profondes

Les constatations faites ici ne sont pas complètement originales ; des observations similaires ont été faites par Hankamer et Sag¹². Par exemple dans [36] le pronom *it* ne peut pas être remplacé textuellement par l'expression qu'il reprend¹³ :

[36] The children asked to *be squirted with the hose*, so we did *it*.

Ce genre d'observation a amené Hankamer et Sag à distinguer deux types d'anaphores : les anaphores de surface et les anaphores profondes [plus tard rebaptisées respectivement ellipses et anaphores interprétées dans le modèle]. Les anaphores de surface sont celles pour lesquelles l'approche économique ne pose aucun problème ; elles sont illustrées par exemple par les phénomènes d'ellipse du groupe verbal.

[37] Morgan [burned her initials on Sal's arm]₁. At least I think she did ϕ_1 .

Les anaphores profondes sont illustrées par [36]. Leur traitement ne les met pas directement en relation avec un segment de la séquence linguistique qui précède, mais les interprète dans une dimension du contexte que Hankamer et Sag nomment le modèle du discours. Sans entrer dans les détails de la mise en œuvre technique¹⁴, disons que les « anaphores » profondes sont très proches des déictiques, elles ne nécessitent pas vraiment le recours à un antécédent (au sens traditionnel) et donc elles nous ramènent à l'approche référentielle, plus précisément le type [c1] mentionné *supra*.

Dans cette classification, nos pronoms phrastiques sont des anaphores profondes (simplement parce qu'ils ne peuvent pas être des anaphores de surface). Et nous devons donc abandonner l'approche économique, du moins dans son implémentation syntaxique de [32] ou [33].

Mais une difficulté est encore à prendre en compte. Selon Hankamer et Sag, une caractéristique (bien expliquée par eux) des anaphores de surface est

12 Hankamer & Sag [1976], Sag & Hankamer [1984].

13 Nous donnons [36] à titre d'exemple du phénomène, mais nous ne considérons pas que *it* dans cette phrase est un véritable pronom phrastique : il reprend un VP.

14 Citons simplement : « (model-interpretive anaphors) in general, appear to be indifferent to the surface form of the antecedent in discourse, when there is one ; such anaphoric elements are not interpreted directly by reference to their 'antecedents', but rather by reference to entities in the discourse model which may have been evoked by previous discourse » (Sag & Hankamer, 1984, p. 337).

de pouvoir engendrer des ambiguïtés de lectures entre identité lâche (*sloppy*) et stricte des pronoms personnels ou des possessifs. C'est ce qu'illustre l'exemple [38] où les indices 2 de la seconde phrase correspondent à des identités strictes et les indices 3 à des identités lâches.

[38]a Morgan a tatoué ses initiales sur le biceps de son mari. Sue $\emptyset$ aussi d'ailleurs.

[38]b Morgan₂ [a tatoué ses₂ initiales sur le biceps de son₂ mari]₁. Sue₃ aussi d'ailleurs [a tatoué ses_{2/3} initiales sur le biceps de son_{2/3} mari]₁.

Or Asher (1993) montre que ces ambiguïtés apparaissent aussi avec les pronoms phrastiques. Nous l'avons aperçu avec [35], et c'est également les cas en [39] (adapté d'Asher) et [40] :

[39] Marie raconte à qui veut l'entendre qu'Al l'a demandée en mariage, mais hier j'ai entendu Jo le dire aussi.

[40] Marie redoute que Pierre l'invite à danser, Sue, elle, l'espère.

Le traitement d'Asher (1993) permet de concilier cette apparente antinomie entre le caractère à la fois surfacique et profond des pronoms phrastiques. Nous l'évoquerons en section 4.

4 Pour une solution référentielle

Nous pouvons déjà récapituler ici le problème auquel l'analyse doit faire face : l'approche économique peut sembler a priori naturelle [ne serait-ce que parce que les antécédents phrastiques ne sont normalement pas analysés comme des expressions référentielles], mais un examen précis de sa mise en œuvre montre qu'elle n'est pas appropriée pour nos pronoms¹⁵. A ce stade, la solution qui se présente conduit à réhabiliter un traitement référentiel des pronoms phrastiques, mais bien sûr en évitant les problèmes rencontrés ci-dessus sur l'accessibilité des antécédents. La solution d'Asher (1993) se place dans cette perspective, en tirant profit, judicieusement et correctement, de certains aspects de l'approche économique. Notre propre solution que nous présenterons par la suite propose une alternative dont la motivation est plus strictement encore référentielle.

4.1 Rappels informels sur le traitement d'Asher (1993)

Asher (1993) a proposé un traitement formel très avancé du type de pronoms qui nous intéresse ici et plus généralement des phénomènes de référence aux divers types d'objets abstraits du discours. Sans entrer dans les

15 Un autre argument à l'encontre de l'approche économique, qui nous a été suggéré par Anne Zribi-Hertz, concerne les emplois de pronoms résomptifs comme dans « (que Marie soit malade)₁, ça₁, ça₁ me préoccupe beaucoup plus » qu'on ne peut pas dériver de la SS « *que Marie soit malade, que Marie soit malade, ça me préoccupe beaucoup plus ». Nous rejoignons donc finalement la conclusion que tirait déjà Jackendoff (1972, Chap. 4) au sujet des pronoms individuels et selon laquelle les pronoms sont générés dès la structure syntaxique profonde et interprétés par coréférence dans un composant sémantique ultérieur.

détails de son implémentation, nous la résumerons en disant qu'elle est d'une part fondamentalement référentielle, tout en usant d'autre part du mécanisme de copie, mais sans souffrir des problèmes mentionnés précédemment.

L'efficacité de cette approche provient, entre autres, du cadre formel dans lequel Asher se place : la DRT (Kamp, 1981). La DRT pose un niveau de *représentation* sémantique intermédiaire entre la structure syntaxique (SS) et les conditions de vérité (ou d'interprétation) dans un modèle. Ces représentations, nommées structures de représentation du discours ou DRS, permettent de formaliser une partie¹⁶ de la contribution sémantique de chaque phrase mais aussi le discours global (ou contexte discursif) au sein duquel ces phrases seront insérées et interprétées. Un discours contient donc la représentation de toutes les phrases qui le composent, sous forme de DRS. Comme la théorie est représentationnelle, les DRS peuvent être manipulées comme des objets symboliques, interprétables mais pas forcément déjà interprétés (ce ne sont pas encore des sens). Et comme ce sont des représentation de phrases, ce sont justement ces structures qui servent d'antécédents aux pronoms phrastiques dans la formalisation d'Asher. Cette formalisation retient une analyse des pronoms du type de ce que nous avons présenté en §3.1 : un pronom (phrastique) est une variable mise en relation avec la DRS qui représente son antécédent. Ou plus exactement avec une copie de cette DRS. Mais il s'agit là de « copie sémantique » car les DRS sont des entités plus abstraites (moins matérielles) et plus générales que des structures syntaxiques, ce sont des formules sémantiques. Ainsi au critère, problématique, de l'identité de forme se substitue celui, plus souple, d'identité de sens.

La proposition de solution que nous allons présenter *infra* est, dans l'esprit, très proche de celle-ci. Mais elle s'en distingue adoptant plus nettement et plus simplement la stratégie référentielle de l'analyse et du traitement des pronoms phrastiques. En effet, chez Asher, la résolution de ces pronoms se fait via des conditions qui se ramènent plus où moins à des équations de la forme $[x] = D$, où D est une DRS. Une telle condition présuppose que la valeur (la référence) de x est présente dans le contexte-antécédent *càd.* le registre des référents disponibles. Or les DRS sont présentes dans le contexte, mais à titre d'éléments de représentation sémantique, pas à titre d'objets auxquels on peut faire référence. C'est ce qui explique le caractère un peu mixte de la stratégie d'Asher, qui est foncièrement référentielle mais qui en pratique opère de la copie. Ce n'est pas un défaut funeste pour cette analyse, mais nous pensons qu'il est possible de l'amender.

16 Une partie seulement, car les DRS n'indiquent pas entièrement les conditions de vérité des phrases ; ces conditions dépendent de celles des autres phrases du discours. En DRT, seul un discours complet est vraiment interprétable.

4.2 Une version présuppositionnelle de l'approche référentielle

Nous voulons ici proposer une ébauche de solution qui s'appuie sur une hypothèse descriptive intéressante posée par Asher (1993), à savoir que les pronoms phrastiques sont, dans leur fonctionnement sémantique, très proches des pronoms individuels. Par conséquent une théorie qui livre un traitement suffisamment unifié des pronoms nous semblera plus satisfaisante que toute solution plus ou moins ad hoc. Une option possible est donc de réexaminer l'approche référentielle. Rappelons que l'enjeu de cette approche était de faire figurer dans le contexte, et plus précisément dans le registre de référents disponibles pour les anaphores, des objets de type propositionnel pour chaque antécédent phrastique possible. La faiblesse de l'approche que nous présentions en section 3.1 venait de ce qu'elle collait d'un peu trop près à un traitement très standard et proéminent, mais aussi assez particulier, que la sémantique dynamique met en place pour les anaphores : le cas où l'antécédent d'un pronom est un groupe nominal indéfini. Or il est possible, et même raisonnable comme nous le verrons, de manipuler plutôt les antécédents phrastiques à la manière des groupes nominaux *définis* ou même des noms propres. Suivant cette hypothèse, l'analyse sémantique générale des phrases que nous avons esquissée en [28] sera modifiée ainsi :

- [41]a Marie parle japonais.
- [41]b la proposition p telle que $[p] = \text{le sens de "Marie parle japonais"}$ est vraie.
- [41]c la proposition p exprimée par "*Marie parle japonais*" est vraie.

Les gloses [41]b et [41]c sont équivalentes ; [41]c a simplement une formulation de type nom propre (de même que *Marie* peut être interprété en : l'individu x nommé ici "*Marie*").

Introduire les propositions dans le discours à la manière des descriptions définies est justifiable car les propositions sont des constantes, des entités abstraites « éternelles », qui existent indépendamment des circonstances. Ainsi le référent p est accessible pour la co-référence dans toute la suite du discours, exactement comme l'est le groupe nominal *la Reine d'Angleterre* dans les exemples suivants :

- [42]a Peter ne croit pas que [la Reine d'Angleterre]₁ abdiquera prochainement. Pourtant elle₁ a vraiment l'air décidé à le faire.
- [42]b Si [la Reine d'Angleterre]₁ abdique un jour, je suis sûr que c'est le prince William qui lui₁ succédera.

C'est précisément ce genre d'introduction que nous recherchons lorsque l'antécédent d'un pronom est réellement propositionnel. Amsili et al. (2005) appellent en effet qu'il n'y a pas d'obstacle à son accessibilité :

- [43]a Paul ne croit pas que [Sue est vexée]₁. Jean, lui, n'en₁ doute pas.
- [43]b Si Paul pense que (Sue est vexée)₁, il sera peiné. Jean, lui, s'en₁ moque.

Mais à présent, pour mieux cerner le fonctionnement et l'efficacité de cette analyse, il est particulièrement utile d'explicitier la sémantique du caractère

défini d'une expression au moyen d'une représentation de type présuppositionnel. On sait, depuis Strawson (1950) notamment, qu'un groupe nominal défini déclenche une présupposition d'existence (et d'unicité), restreinte, comme de coutume, au contexte d'énonciation. Par exemple, *la Reine d'Angleterre* présuppose qu'il existe un et un seul individu qui est la reine d'Angleterre. De plus une présupposition s'insère normalement dans un arrière-plan préalable à l'interprétation de l'énoncé qui la contient. Une façon de rendre compte de cela consiste à adopter une représentation sémantique perfectionnée qui éclate la contribution d'un énoncé sur deux dimensions de communication : une partie présupposée (psp) et un contenu vériconditionnel (cvc)¹⁷. Ainsi [41] sera reformulé en [44] :

- [44] Marie parle japonais.
 psp : Il existe p tel que $[p]$ = le sens de "*Marie parle japonais*"
 cvc : p est vrai. Ou plus simplement : $[p]$

Dans le cas d'une assertion le cvc est ce sur quoi s'engage le locuteur comme information vraie et devant mettre à jour le contexte de la conversation. La partie psp est elle présentée comme déjà constitutive de ce contexte. C'est pour cette raison que les objets qui y figurent (par la clause *il existe...*) vont pouvoir servir de référents disponibles pour la co-référence anaphorique. De plus ces référents seront toujours accessibles, car « accumulés » hors de la structure sémantique de la phrase et très en amont dans la représentation du contexte. Les problèmes de localisation *in situ* des référents propositionnels (provenant des subordonnées, et vus en [30]) disparaissent alors, car comme précédemment nous considérons que l'apparition « syntaxique » de toute phrase s'accompagne de la présupposition d'existence de la proposition que cette phrase exprime. Ainsi la première phrase de [29] répétée en [45] sera à présent analysée comme suit :

- [45] Alice ne croit pas [qu'un vampire l'a mordue pendant la nuit]₁.
 psp : Il existe x tel que $[x]$ = Alice
 Il existe p_1 tel que $[p_1]$ = le sens de "*il existe y tel que y est un vampire et y a mordu x pendant la nuit*"
 Il existe p_2 tel que $[p_2]$ = le sens de "*il est faux que x croit $[p_1]$* "
 cvc : $[p_2]$

Dans cet exemple nous avons également détaillé l'analyse des SN *Alice* et *un vampire* pour bien insister sur la différence de traitement référentiel entre les descriptions définies et les descriptions indéfinies. Tant que p_1 n'est pas présentée comme vraie (par assertion ou par présupposition) l'existence de y n'est pas validée dans le contexte, et donc y n'y est pas accessible.

17 Cette manière d'éclater l'analyse sémantique d'une phrase n'est pas révolutionnaire, elle puise ses racines chez Karttunen & Peters (1979), et a été ravivée pour le traitement dynamique des présuppositions par van der Sandt (1992) puis Kamp (2001), et techniquement (ré)implémentée par exemple par Amsili et al. (2002).

Ajoutons que l'usage que nous faisons ici de la dimension présupposée (psp) du contenu d'un énoncé est quelque peu original, mais nous conservons également son usage habituel. En effet, nous tenons compte du fait que la partie psp ne contient pas seulement une liste d'objets (les référents accessibles, introduits existentiellement) mais aussi des *informations*, c'est-à-dire des propositions (présupposées) vraies. Par exemple, en [46], on sait que le verbe *regretter* déclenche la présupposition que son complément est vrai. Nous en donnons donc l'analyse suivante :

- [46] Marie regrette que Pierre ne soit pas venu.
 psp : Il existe p_1 tel que $[p_1] = \text{le sens de "Pierre n'est pas venu"}$
 p_1 est vraie (ou simplement $[p_1]$)
 Il existe p_2 tel que $[p_2] = \text{le sens de "Marie regrette } [p_1]\text{"}$
 cvc : $[p_2]$

L'essentiel est donc de distinguer, pour la proposition, la présupposition d'existence et celle de vérité et de supposer que celle-là est toujours valable.

4.3 Conséquence sur le traitement dynamique des pronoms

L'hypothèse que nous venons de proposer nous permet de disposer correctement des antécédents phrastiques avec lesquels nos pronoms pourront entrer en co-référence. Mais comme pour cela nous avons quelque peu complexifié le mode de représentation sémantique en l'étageant sur deux niveaux, nous devons expliciter le mécanisme de co-référence anaphorique qu'il implique. A cet effet il nous faut maintenant détailler plus précisément le caractère dynamique du processus interprétatif suscité notamment par la prise en compte des présuppositions.

Tout énoncé doit être interprété vis-à-vis d'un contexte, que nous appellerons ici conversationnel. Ce contexte joue deux rôles : il contient des informations qui précisent le sens des énoncés, et c'est ce qui est modifié (c'est-à-dire mis à jour) par l'effectuation de chaque énonciation. Interpréter un énoncé, c'est donc en quelque sorte l'ajouter au contexte. Comme nous l'avons vu, le contexte contient, à un point donné de la conversation, tous les objets qui ont été introduits par le discours antérieur et qui donc sont des antécédents potentiels pour la co-référence anaphorique. Il contient également toutes les informations que les locuteurs présument savoir en commun, ce qui, selon Stalnaker (1978) par exemple, correspond aux présuppositions des locuteurs. D'une certaine manière, il importe de distinguer ce que les locuteurs présupposent ainsi *de facto* et dans le contexte, des présuppositions qui sont déclenchées linguistiquement par un énoncé. Ces dernières sont toujours détectables dans un énoncé (lorsqu'il en a) indépendamment du contexte d'énonciation, et c'est pourquoi nous les avons présentées ci-dessus via la dimension psp de l'analyse sémantique¹⁸. Mais les deux entretiennent

18 Nous n'entrerons pas dans ces détails ici, mais il faut savoir que toutes les présuppositions des énoncés ne sont pas forcément a priori des présuppositions des locuteurs; certaines peuvent être annulées, suspendues ou parfois imposées par un seul agent de la conversation.

un rapport étroit : un énoncé présente souvent un ensemble de présuppositions (psp), qui par définition sont censées faire partie du contexte. La première opération de l'interprétation dynamique d'une phrase consiste donc à fusionner son psp avec le contexte, et en particulier à y ajouter les référents introduits par les clauses de la forme *il existe x tel que [x] = ...*¹⁹. C'est la première étape de la mise à jour du contexte, et elle est normalement²⁰ immédiate.

La seconde étape importante consiste à intégrer ensuite la partie cvc de l'énoncé. Mais cette fois, une étape préparatoire peut être requise. En effet une proposition (prise comme vraie) ne peut effectivement s'ajouter à et mettre à jour le contexte que si son sens est entièrement déterminé (sans quoi l'allocutaire ne saurait pas exactement ce que signifie la phrase et ainsi elle ne lui apprendrait pas grand chose). Ce qui n'est pas le cas par exemple tant que la proposition contient des variables libres, c'est-à-dire des pronoms « non résolus ». Il faut donc d'abord se débarrasser de ces variables en associant les expressions pronominales avec des antécédents qui auront été piochés dans l'ensemble des référents que propose le contexte. Seulement alors cvc pourra s'ajouter au contexte, dans lequel ensuite seront interprétés les énoncés subséquents du discours.

Le mécanisme est présenté ici dans ses grandes lignes (nous allons devoir le perfectionner un peu par la suite), mais illustrons-le dès à présent avec le traitement de l'exemple [1] répété ici en [47] (dans ce qui suit nous simplifions les notations en introduisant tels quels les référents des noms propres dans psp). Nous considérons que nous démarrons avec un contexte non vide mais que nous ne spécifions pas davantage, nous le noterons initialement [...]. Les sept étapes qui suivent montrent comment ce contexte est progressivement complété, c'est-à-dire mis à jour.

[47] Marie parle japonais. Mais Jean ne le sait pas.

[47]a **Analyse de la première phrase :**

psp : Il existe Marie, Il existe p_1 tel que $[p_1] = \text{le sens de "Marie parle japonais"}$.
cvc : Marie parle japonais

[47]b **Ajout de psp au contexte :**

contexte : { ... Il existe Marie ;
Il existe p_1 tel que $[p_1] = \text{le sens de "Marie parle japonais"}$ }

[47]c **Ajout de cvc au contexte :**

contexte : { ... Il existe Marie ;
Il existe p_1 tel que $[p_1] = \text{le sens de "Marie parle japonais"}$;
Marie parle japonais }

[47]d **Analyse de la deuxième phrase :**

psp : Il existe Jean,
Il existe p_2 tel que $[p_2] = \text{le sens de "Jean ne sait pas x"}$
cvc : Jean ne sait pas x

19 Les autres éléments de psp, *càd.* les informations, ne sont pas vraiment ajoutés au contexte mais plutôt vérifiées, car on s'attend à ce qu'elles y figurent déjà.

20 Voir note 18.

- [47]e **Ajout de psp au contexte :**
 contexte : { ... Il existe Marie ;
 Il existe p_1 tel que $[p_1] = \text{le sens de "Marie parle japonais"}$;
 Marie parle japonais ;
 Il existe Jean ;
 Il existe p_2 tel que $[p_2] = \text{le sens de "Jean ne sait pas x"}$ }
- [47]f **Résolution de cvc :**
 cvc : Jean ne sait pas x & $[x] = [p_1]$
 équivalent à :
 Jean ne sait pas que Marie parle japonais
- [47]g **Ajout de cvc au contexte :**
 contexte : { ... Il existe Marie ; Il existe p_1 tel que $[p_1] = \text{le sens de "Marie parle japonais"}$; Marie parle japonais ; Il existe Jean ; Il existe p_2 tel que $[p_2] = \text{le sens de "Jean ne sait pas x"}$; Jean ne sait pas que Marie parle japonais }

L'étape importante pour ce qui nous intéresse ici est la résolution en [47]f. La clause $[x] = [p_1]$ qui réalise cette résolution montre bien que le traitement que nous proposons est de type référentiel ; il s'agit de l'identification de la valeur de deux variables, il n'y a pas de copie de matériel, mais simplement une unification. Par ce traitement référentiel des pronoms phrastiques, nous satisfaisons ainsi le « vœu » d'Asher (1993) recommandant une analyse comparable pour les pronoms phrastiques et les autres, dits individuels. En effet ces derniers reçoivent ici le même traitement. On pourrait par exemple continuer [47] avec « *en fait, il croit qu'elle est monolingue* », avec dans cvc des variables pour *il* et *elle* qui seront résolues par coréférence avec les individus Jean et Marie introduits dans le contexte.

De plus les valeurs partagées par les variables sont des sens (des conditions de vérité, si l'on veut), donc des entités assez abstraites, et ainsi il n'est pas besoin de s'assujettir à un critère d'identité matérielle mentionné en § 3.2.1.

Il reste cependant encore (au moins) deux questions à régler. D'abord comment rendre compte des ambiguïtés entre les identités lâches et strictes lorsqu'elles se présentent (comme en [35]a, [39] et [40]) ? Ensuite comment interdire en [47]f une résolution en $[x] = [p_2]$? Et ces questions sont liées à une discussion plus fondamentale encore qui porte sur la motivation de l'analyse que nous proposons : au-delà de ce qu'elle permet pour le traitement des pronoms phrastiques, peut-on lui trouver une légitimité linguistique plus générale ? Nous pouvons répondre à cela en élargissant encore sa dimension pragmatique, notamment en la reliant à la théorie des actes de langage. C'est ce que nous allons examiner finalement dans la section suivante.

4.4 Extension

L'apport principal de notre analyse est donc d'enregistrer correctement dans le contexte des référents dits propositionnels (nos p_1 , p_2 etc.). Ils peuvent être vus comme des étiquettes ou des index qui pointent sur ce que nous avons désigné comme des « sens de phrases », c'est-à-dire des propositions. Mais en fait, la situation est un peu plus compliquée. Dans certains cas, les référents « propositionnels » ne font pas véritablement référence à des

propositions, mais plutôt à des spécifications *partielles* de sens de phrases. Ce sont les cas où précisément la phrase en question contient un pronom ou une variable libre. C'est par exemple ce que nous rencontrons en [48] avec la clause de psp *il existe p_1 tel que $[p_1]$ = le sens de "Pierre invite x à danser"*.

- [48] Marie redoute que Pierre l'invite à danser...
 psp : Il existe Marie et Pierre,
 Il existe p_1 tel que $[p_1]$ = le sens de "Pierre invite x à danser",
 Il existe p_2 tel que $[p_2]$ = le sens de "Marie redoute $[p_1]$ ",
 cvc : Marie redoute que Pierre invite x à danser

Le sens de "Pierre invite x à danser" n'est pas une proposition, c'est tout au mieux ce qu'on appelle parfois une proposition « ouverte », dont la valeur précise et définitive dépend de la valeur qui sera assignée à x , et donc du contexte. Plus simplement c'est un sens (de phrase) incomplet, sous-spécifié²¹. On peut alors se demander si l'on peut et si l'on doit insérer tel quel ce genre de présupposition dans le contexte en suivant la règle de mise à jour par psp que nous avons présentée précédemment. La réponse est que c'est non seulement techniquement possible mais aussi parfaitement justifié d'un point de vue linguistique (pragmatique).

C'est techniquement possible car les présuppositions en question ne font qu'introduire des objets dans le contexte pour le mettre à jour ; peu importe la nature de ces objets, il s'agit d'un « simple stockage ». C'est différent de ce qui se passe lorsque l'on doit mettre à jour le contexte avec des *informations*, c'est-à-dire des propositions tenues pour vraies. Dans ce cas celles-ci doivent être complètement définies comme nous l'avons posé supra avec l'étape de résolution des variables libres. Mais cela ne concerne que la mise à jour par cvc²². Les propositions ouvertes *existent* en tant qu'objets abstraits, et une clause *il existe p_1 tel que $[p_1]$ = le sens de "Pierre invite x à danser"* est compatible avec tout contexte.

Maintenant pour montrer que cela est linguistiquement justifié, nous devons nous mettre un instant dans la peau de l'allocutaire d'une conversation, qui doit interpréter les énoncés que lui présente le locuteur. Face à une déclaration comme [48], il est raisonnable de penser que ce que l'allocutaire rencontre en premier lieu, c'est bien un sens sous-spécifié, une proposition ouverte. D'une certaine manière, le locuteur et la compétence grammaticale de l'allocutaire ne lui livrent rien d'autre. Et n'oublions pas que le contexte contient tous les faits et tous les objets qui environnent une énonciation, y compris les faits et les objets linguistiques. Il est donc naturel [et même inévitable] de consigner dans le contexte cette expérience qu'il fait d'une proposition ouverte. Et c'est précisément à cela que sert notre champ psp.

21 Précisément il s'agit en fait de ce que les philosophes Kaplan et Stalnaker définissent sous les termes de *caractère d'une phrase* pour le premier et *concept propositionnel* pour le second. Nous ne rentrerons pas ici dans le détail de ces notions et renvoyons à Kaplan (1978) et Stalnaker (1978).

22 Et, le cas échéant, par les informations contenues dans psp comme en [46].

Mais cela a une implication supplémentaire très importante. Ces propositions ouvertes sont en quelque sorte des *données* pour l'allocutaire. Mais il a aussi des *tâches*, en l'occurrence celles de résoudre et de compléter les propositions ouvertes qu'il récupère dans cvc pour en faire des propositions sémantiquement bien déterminées à ajouter ensuite au contexte. En termes pragmatiques, cela signifie qu'il doit à chaque fois reconnaître la proposition (complète) que le locuteur a l'intention de lui communiquer en énonçant ce qui publiquement apparaît comme un sens sous-spécifié. Par conséquent, cette proposition visée et que l'allocutaire va reconstituer en résolvant les variables libres constitue un nouvel objet qui apparaît dans le processus cognitif d'interprétation de l'allocutaire. Il est donc raisonnable de considérer que la présence (*câd.* l'existence) de cet objet mérite d'être enregistrée dans le contexte conversationnel, au titre de proposition calculée par l'allocutaire et au titre de proposition signifiée par le locuteur.

L'analyse et le mécanisme interprétatif que nous proposons ici nous permet d'implémenter cette considération en amendant simplement l'étape de résolution des variables dans cvc. Le principe est le suivant : dès qu'une proposition ouverte de cvc est résolue une nouvelle présupposition est déclenchée qui introduit un nouveau référent propositionnel pointant sur le résultat de cette résolution. Illustrons cette opération en reprenant [48] à l'étape de résolution de cvc (donc psp vient d'être ajouté au contexte) :

- [49] Marie redoute que Pierre l'invite à danser...
 cvc : Marie redoute que Pierre invite x à danser & $[x] = \text{Marie}$
 équivalent à : Marie redoute que Pierre invite Marie à danser
 et ce qui déclenche :
 psp : Il existe p_3 tel que $[p_3] = \text{le sens de "Marie redoute que Pierre invite Marie à danser"}$

Cette nouvelle présupposition sera traitée selon la règle de mise à jour par psp que nous avons déjà indiquée : elle sera ajoutée au contexte avant d'y ajouter cvc. Par ailleurs bien que la valeur de p_3 vienne préciser celle, incomplète, de p_1 , le référent p_3 ne remplace pas p_1 dans le contexte, car à cet égard le contexte est incrémentiel : l'allocutaire ne va pas oublier qu'il a d'abord rencontré l'objet p_1 .

Avec ce développement du processus interprétatif, nous pouvons maintenant rendre compte très aisément de l'ambiguïté entre les lectures par identité stricte vs lâche. L'identité stricte « au sein » d'un pronom phrastique s'obtient en lui donnant pour antécédent un référent véritablement propositionnel tel que p_3 ci-dessus. L'identité lâche s'obtient en prenant un référent de proposition ouverte (comme p_1) pour antécédent. Pour illustrer cela, nous donnons en [50] le traitement de la seconde phrase de [40] après que [48] et [49] ont été ajoutés au contexte :

- [50] Marie redoute que Pierre l'invite à danser, Sue, elle, l'espère.
 [50]a Analyse de la seconde phrase :
 psp : Il existe Sue, Il existe p_4 tel que $[p_4] = \text{le sens de "Sue espère y"}$
 cvc : Sue espère y .

[50]b Ajout de psp au contexte :

contexte : { ... Il existe Marie et Pierre, Il existe p_1 tel que $[p_1]$ = le sens de "Pierre invite x à danser", Il existe p_2 tel que $[p_2]$ = le sens de "Marie redoute $[p_1]$ ", Il existe p_3 tel que $[p_3]$ = le sens de "Marie redoute que Pierre invite Marie à danser", Marie redoute que Pierre invite Marie à danser, Il existe Sue, Il existe p_4 tel que $[p_4]$ = le sens de "Sue espère y ", }

[50]c Résolution de cvc :

[i] Soit [pour l'identité stricte] :

cvc : Sue espère y & $[y] = [p_3]$

équivalent à : Sue espère que Pierre invite Marie à danser

[ii] Soit [pour l'identité lâche] :

cvc : Sue espère y & $[y] = [p_1]$

équivalent à : Sue espère que Pierre invite x à danser

à résoudre encore en [par exemple] :

Sue espère que Pierre invite x à danser & $[x] = \text{Sue}$

psp : Il existe p_5 tel que $[p_5]$ = le sens de "Sue espère que Pierre invite Sue à danser"

Une remarque technique (et formelle) mérite d'être faite ici. On peut constater qu'à partir de l'étape indiquée en [49] la valeur de la variable x se retrouve fixée, avec $[x] = \text{Marie}$. On peut donc penser que lorsque x réapparaît plus tard à l'étape [50]c, ce n'est plus une variable « aussi libre » qu'on le voudrait : référant maintenant à Marie, x ne devrait plus pouvoir référer à Sue. Mais notre implémentation s'affranchit en fait de ce problème. En effet, même si nous n'avons pas insisté là-dessus, le contexte d'abord est par nature structuré et en particulier *ordonné* (il trace l'historique de la conversation). De plus la réapparition de x en [50]c procède de la résolution $[y] = [p_1]$. Et $[p_1]$ est le sens de la proposition ouverte "Pierre invite x à danser" qui est localisée à un endroit (ou un moment) du contexte où la variable x n'est pas encore évaluée. Autrement dit la clause $[y] = [p_1]$ nous fait en quelque sorte remonter dans le contexte jusqu'à un endroit où x peut être [ré]utilisé comme une variable vraiment libre et se résoudre alors en $[x] = \text{Sue}$.

Un traitement comparable à [50] pourra être donné pour [35]a (*Jean a promis de PRO venir, mais Marie ne le souhaite pas*), en considérant que PRO correspond sémantiquement aussi à une variable libre et donc que l'infinitive de PRO *venir* produit initialement une proposition ouverte. C'est aussi ce qui se passe pour [34] (*Jean a promis de PRO venir à la fête ; cela fera plaisir à Marie*), mais là il y a une contrainte supplémentaire sur la résolution de PRO qu'il faut prendre en compte : l'identité lâche de PRO au niveau de l'anaphore *cela* n'est pas possible. Et cette contrainte est assurément l'ordre syntaxique (l'obligation de résoudre PRO via un constituant qui le contrôle). Cela nous ramène à la deuxième question que nous avons laissée en suspens : qu'est-ce qui interdit $[x] = [p_2]$ en [47]f ? La réponse fait appel encore à une contrainte probablement syntaxique ou du moins structurelle. En effet p_2 est le référent de la proposition dans laquelle apparaît x , ce qui par $[x] = [p_2]$ crée une

coréférence circulaire prohibée²³. Nous devons en conclure [ou au moins poser l'hypothèse très vraisemblable] que l'étape de résolution des pronoms dans l'interprétation dynamique doit avoir vue, d'une manière ou d'une autre, sur la structure syntaxique des énoncés. Ce prérequis n'est pas explicitement implémenté dans le modèle que nous venons de présenter, mais il est tout à fait dans son esprit. De même qu'une proposition ouverte ou un sens sous-spécifié à compléter doit figurer dans le contexte conversationnel, de même la structure syntaxique que calcule l'allocutaire y a également sa place : c'est somme toute un objet linguistique que l'allocutaire rencontre au cours de la conversation.

Pour rendre compte de cela, nous allons pour finir esquisser une extension de notre approche par un élargissement assez naturel de son engagement pragmatique. L'idée est d'enrichir notre représentation du contexte et des instructions de mise à jour codées dans psp en y intégrant plus précisément la notion d'*acte de langage* (en nous inspirant entre autres de la description de Searle (1969)). Une conversation, ou un discours, est en fait une succession d'actes de langage, c'est-à-dire des actions accomplies par les interlocuteurs *dans le contexte*. Une manière perfectionnée et utile d'envisager formellement le contexte est donc de le représenter comme un historique structuré des actes de langages successifs qui constituent le discours. Ces actes sont appréhendés d'abord via les énoncés linguistiques qu'ils produisent : une phrase est la face [linguistiquement] visible d'un acte de langage. Nous pouvons donc proposer de spécifier l'existence en contexte (*càd.* l'effectuation) des actes au niveau de l'analyse linguistique, et plus précisément dans notre champ psp.

Et pour ce faire nous avons intérêt à suivre la position de Searle qui définit tout acte de langage comme étant un acte triple (au moins), à savoir conjointement : un acte locutoire (la construction et la production d'un énoncé de la langue), un acte propositionnel [la construction et la présentation d'un sens] et un acte illocutoire (le signalement d'une attitude ou une intention communicationnelle). A partir de là, la structure syntaxique peut entrer en jeu : c'est le produit (avec la structure phonologique) de l'acte locutoire. Et c'est par ce truchement que nous pouvons très légitimement l'introduire dans le contexte.

L'extension que nous voulons proposer repose donc sur le principe que chaque énoncé d'un discours introduit par présupposition (*càd.* dans son psp) une série d'objets qui décrivent l'acte de langage réalisé. Ces objets sont l'acte en question mais aussi les protagonistes, les ingrédients et artefacts qui participent à sa réalisation. Pour illustrer cela nous présentons en [51] (en simplifiant) le champ psp que pourra avoir notre exemple de départ :

- [51] Marie parle japonais.
 psp : Il existe e, E, s, p, L, A tels que :
 [i] e est un acte de langage [énoncé par L à A],
 [ii] E est un discours ou une conversation,

23 Voir le principe du filtre *i-dans-i* de Chomsky (1981) : $*(_{Ai} \dots B_i \dots)$.

- [iii] e s'insère dans E ,
 - [iv] s est un énoncé (une expression linguistique analysée syntaxiquement),
 - [v] e produit s [en tant qu'acte locutoire],
 - [vi] $[s] = \text{"Marie parle japonais"}$ [muni d'une structure syntaxique, etc.],
 - [vii] e communique p [en tant qu'acte propositionnel],
 - [viii] $[p] = \text{le sens de } [s]$,
 - [ix] e est une assertion [en tant qu'acte illocutoire]
- cvc : $[p]$

L'existence contextuelle de tous ces objets est présupposée car c'est ce que l'allocutaire, qui devra interpréter les pronoms, est tenu d'enregistrer lors de la conversation. C'est tout ce qu'il doit calculer et admettre avant d'envisager la vérité du contenu de l'énoncé. La structure syntaxique à examiner pour résoudre certains pronoms est maintenant présente (et visible) via s et sa valeur.

Pour terminer nous pouvons ouvrir une perspective encore plus étendue. Après tout, les actes de langage sont rarement des actes élémentaires et simples ; au contraire ils produisent des énoncés complexes, structurés et donc construits. C'est que les actes de langage eux-mêmes sont aussi construits, à partir de sous-actes plus élémentaires. Ces sous-actes ne sont probablement pas de véritables actes de langage au sens de Searle, mais ce sont au moins des « actes linguistiques ». Ainsi au moment où le locuteur prononce le nom propre *Marie* en [51], il effectue un acte de référence à Marie et un acte locutoire qui construit un groupe nominal qui sera le sujet de la phrase en cours. En pratique, cela implique que dans l'analyse de [51] il faudra encore introduire des référents associés à ces sous-actes, liés à e , s et p par des relations de constituance appropriées. Dans notre exemple, [51] sera donc complété notamment par :

- [52] psp : Il existe e_1, s_1, m_1 tels que :
- e_1 est une action de L , e_1 est une partie de e ,
 - e_1 produit s_1 [acte locutoire],
 - $[s_1] = \text{le SN "Marie"}$, $[s_1]$ est le sujet de $[s]$,
 - $[m_1]$ est l'individu désigné ici par $[s_1]$ [càd. Marie], etc.

On voit ainsi comment est introduit compositionnellement le référent individuel m_1 du nom propre *Marie*. Mais on introduit aussi un référent s_1 du *constituant* en tant que tel. Cela permettra par la suite des références métalinguistiques. Il ne s'agit pas ici d'une complication gratuite de l'analyse, car il existe en langue des données qui font intervenir ce genre de phénomènes référentiels ; ainsi l'exemple [53] est analysé de cette manière par Roussarie & Desmets (2002) :

- [53] C'est une décision [*politically correct*]₁, comme disent $\emptyset_1$ les Américains.

Dans la subordonnée en *comme*, il y a un lien anaphorique [mais non pronominal] qui s'établit non pas avec la dénotation ni le sens de l'antécédent *politically correct*, mais directement avec sa forme. Nous quittons là le domaine des pronoms phrastiques, mais cet exemple tend à montrer que notre

proposition peut avoir une légitimité plus générale et s'étendre à d'autres phénomènes anaphoriques.

5 Conclusion

Le premier enjeu du travail présenté ici était de poser une réflexion sur la façon d'installer précisément l'analyse des pronoms phrastiques au sein de la théorie linguistique. Si la résolution de ces pronoms peut souvent sembler transparente (du moins dans son résultat), il était important de montrer que sa mise en œuvre technique n'est pas du tout triviale. Une approche économique strictement formelle (*càd.* syntaxique), qui utilise la copie ou l'effacement, n'est pas viable. Le traitement de ces pronoms relève principalement de la formalisation sémantique (dynamique). Sémantiquement, les pronoms, en général, ne sont alors que des constituants en instance de valuation, et celle-ci provient de leurs antécédents. Par conséquent l'analyse doit se concentrer sur le traitement sémantique des antécédents (en l'occurrence des phrases), et en particulier sur la manière d'y faire correctement référence en contexte. Pour cette raison nous avons choisi de favoriser l'approche référentielle et d'en explorer les conséquences théoriques. Et c'est sur ce plan que notre solution se distingue quelque peu de ce que propose Asher (1993), même si les deux approches sont fondamentalement apparentées. Nous souhaitons d'ailleurs indiquer un point de convergence avec notre extension en [51] : la clause [51]iii doit être plus détaillée, car le discours *E* a une structure complexe et *e* s'y intègre selon des règles précises. Or notre *E* correspond aux structures représentationnelles (les SDRS) définies par Asher & Lascarides (2003). Enfin il nous semble intéressant d'évoquer un point de convergence possible également avec Corblin (2006), qui donne des arguments convaincants pour traiter les pronoms comme faisant de la *reprise de mention*. Une mention peut être vue comme un acte du locuteur qui met en relation une expression et sa contribution sémantique : c'est un « sous-acte de langage », au sens où nous l'entendons en [52] ; et notre extension devrait permettre une implémentation formelle dynamique de cette proposition.

Références

- Amsili, P., Denis, P., et Roussarie, L. (2005), « Anaphores abstraites en français : représentation formelle » *Traitement Automatique des Langues*, 46(1), 15–39.
- Amsili, P., Raynal, C., et Roussarie, L. (2002), « Stop presupposing the computation of presuppositions: the case of the French adjective *seul* », *Workshop on Information Structure in Context* (pp. 86–97), Stuttgart.
- Asher, N. (1993), *Reference to Abstract Objects in Discourse*, Dordrecht, Kluwer.
- Asher, N. et Lascarides, A. (2003), *Logics of Conversation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Chomsky, N. (1981), *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris.

- Corblin, F. (2006), « Pronouns and mentions », dans I. Korzen et L. Lundquist (éds.), *Comparing Anaphors. Between Sentences, Texts and Languages*, Copenhagen Studies of Language 34 (pp. 27–43), Copenhagen, Samfunds litteratur Press.
- Evans, G. (1980), « Pronouns », *Linguistic Inquiry*, 11(2), 337–362.
- Frege, G. ([1892] 1971), Über Sinn und Bedeutung, *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 22–50, Trad. fr. Sens et dénotation, dans *Ecrits logiques et philosophiques* (pp. 102–126), Elsevier, Seuil.
- Hankamer, J. et Sag, I. A. (1976), « Deep and surface anaphora », *Linguistic Inquiry*, 7, 391–426.
- Heim, I. (1982), *The Semantics of Definite and Indefinite Noun Phrases in English*, PhD thesis, Amherst, University of Massachusetts.
- Heim, I. et Kratzer, A. (1997), *Semantics in Generative Grammar*, Blackwell Textbooks in Linguistics, Oxford, Blackwell Publishers.
- Jackendoff, R. S. (1972), *Semantic Interpretation in Generative Grammar*, The MIT Press, Cambridge MA.
- Kamp, H. (1981), « A theory of truth and semantic representation », dans J. A. G. Groenendijk, T. M. V. Janssen, et M. B. J. Stokhof (éds.), *Formal Methods in the Study of Language. Part1* (pp. 277–322, Mathematical Centre Tract, Amsterdam.
- Kamp, H. (2001), « Presupposition computation and presupposition justification: one aspect of the interpretation of multi-sentence discourse », dans M. Bras et L. Vieu (éds.), *Semantic and Pragmatic Issues in Discourse and Dialogue. Experimenting with Current Dynamic Theories*, Current Research in the Semantics/Pragmatics Interface (pp. 57–84), Oxford, Elsevier.
- Kaplan, D. (1978), « On the logic of demonstratives » *Journal of Philosophical Logic*, 8, 81–89.
- Karttunen, L. (1976), « Discourse referents », J. D. McCawley (éd.), *Notes from the Linguistic Underground*, vol. 7 de *Syntax and Semantics* (pp. 363–386), New York, Academic Press.
- Karttunen, L. et Peters, S. (1979), « Conventional implicature », dans C.-K. Oh et D. A. Dineen (éds.), *Presupposition*, vol. 11 de *Syntax and Semantics* (pp. 1–56, New York, Academic Press.
- Kitagawa, Y. (1991), « Copying identity », *Natural Language and Linguistic Theory*, 9(3), 273–315.
- Le Goffic, P. (1993), *Grammaire de la Phrase Française*, Hachette.
- Roussarie, L. et Desmets, M. (2002), « Quotative reference in reportive *comme* clauses », C. Beyssade, O. Bonami, P. Cabredo Hofherr, et F. Corblin (éds.), *Empirical Issues in Formal Syntax and Semantics 4* (pp. 329–344), Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, Paris.
- Sag, I. A. (1976). *Deletion and Logical Form*. PhD thesis, Massachusetts Institute of Technology.
- Sag, I. A. et Hankamer, J. (1984), « Toward a theory of anaphoric processing » *Linguistics & Philosophy*, 7, 325–345.
- Sandt van der, R. A. (1992), « Presupposition projection as anaphora resolution », *Journal of Semantics*, 9(4), 333–377.

- Searle, J. R. ([1972] 1969), *Speech Acts*. London: Cambridge University Press, Trad. fr. *Les actes de langage*, Paris, Hermann.
- Stalnaker, R. C. (1978), « Assertion », P. Cole (éd.), *Pragmatics*, vol. 9 de *Syntax and Semantics* (pp. 315–332), New York, Academic Press.
- Strawson, P. F. ([1977] 1950), « On referring », *Mind*, 59, 320–344. Trad. fr. De l'acte de référence, dans *Etudes de logique et de linguistique* (pp. 9–38), Paris. Seuil.
- Vendler, Z. (1957), « Verbs and times », *Philosophical Review*, 46, 143–160.